

J'ai déjà entrepris un récit, mais c'est il y a longtemps. Je le voulais pour Valentine. C'était plutôt une réunion d'anecdotes : Valentine chez son boucher, Valentine et ses copines, Valentine devant la télévision, Valentine et son médecin... Valentine avec mon père, également... J'aurais pu décliner ça à l'infini. Je m'en sentais capable. Mais, arrivé à la page 17, je me suis arrêté net. Parce que ces anecdotes mises bout à bout m'avaient rappelé d'autres écrits. Ceux d'Annie Ernaux, notamment. « *La Place* ». « *Une femme* ». Annie Ernaux, je la connais bien, j'ai lu tous ses livres. Je pourrais vous citer aussi « *Les armoires vides* », « *Ce qu'ils disent ou rien* », « *La femme gelée* », j'ai dû en oublier, « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* » et « *Passion simple* »... Plus tard, dans une malle, sans le chercher vraiment, j'ai retrouvé un bouquin d'une cinquantaine de pages, de Richard Ford, intitulé « *Ma mère* », paru dans les années 90, que j'avais bien aimé. Et puis, « *Le livre de ma mère* » d'Albert Cohen, plus nourri mais ennuyeux, m'est tombé sous la main. Dans un tiroir que je n'avais pas ouvert depuis trente ans, j'ai encore retrouvé « *La mère* », de Maxime Gorki... Et bien d'autres... Un récit de Roger Grenier... Voyez plutôt ces deux piles... J'ai ainsi recensé près de trente ouvrages dont la quatrième de couverture évoque l'histoire d'un père ou d'une mère et, souvent, les rapports du narrateur, fille ou garçon, avec l'un ou l'autre. « *Vipère au poing* » était aussi du lot. Ainsi, sans m'en apercevoir, je glissais sur une pente longtemps pratiquée, sacrifiant à une sorte de rituel auquel je n'avais pas songé. Qu'allais-je faire au milieu de tous ces chefs-d'œuvre ? Il ne m'en fallut pas davantage pour que je laisse tout tomber. C'était tant pis pour Valentine...

Mais d'une certaine façon, c'était tant mieux aussi. Car, dans mon idée, elle méritait autre chose que ce que toutes ces mères ont pu recevoir de leurs enfants écrivains. Certes, je n'en ai connu aucune, mais Valentine, à l'époque – c'était avant qu'elle ne nous fasse faux bond –, elle était déjà plus belle qu'elles toutes réunies. Une superbe Garbo, je vous assure ! À ceci près qu'elle était sans complication, vraiment toute simple, et n'avait jamais porté de lunettes noires qu'à Marrakech ou au Caire, c'est-à-dire là où le soleil en vaut la peine. Ni rides, ni poches sous les yeux ! Une aigue-marine, un pur joyau ! « *T'as de beaux yeux, tu sais...* » Gabin aurait pu lui dire ça : ils

n'auraient été ridicules ni l'un ni l'autre. Avec une pointe de gris, selon la saison. Valentine n'avait rien à cacher. Sur ses traits, on aurait dit que l'âge n'avait aucune prise. Belle, je vous dis... Il n'y avait que ses cheveux, qu'elle avait blancs et bouclés, pour la trahir un peu. Mais si peu... J'ai tout rangé dans un coin de placard, et puis, à défaut d'inspiration, j'ai voulu réécrire « *La cocotte en papier* », une pièce qu'aucun directeur de théâtre n'avait accepté de monter.

Je me souviens... C'est à André Barsacq, l'avant-veille de son suicide, que j'en ai donné à lire la première version. Il dirigeait l'Atelier depuis déjà de nombreuses années. Puis je l'ai remise à Pierre Fresnay, qui co-dirigeait le théâtre de La Michodière avec Yvonne Printemps. André Barsacq n'a pas pris le temps de la lire, quant à Pierre Fresnay, il l'a confiée à Philippe Laudénbach que j'ai rencontré par la suite, à deux ou trois reprises, dans un café situé près de l'avenue de l'Opéra... En fait, « *La cocotte en papier* » n'a été montée que longtemps après, au théâtre du Rond Point, par le successeur de Jean-Louis Barrault qui disait en avoir apprécié le « *débridé sévère* ». Parmi vous, peut-être que certains l'on vue. C'était dans la petite salle, sur la gauche en entrant. On y accède par un escalier étroit. L'intérêt de cette salle, c'est qu'il y a peu de distance entre les spectateurs et les comédiens...